

ques personnages, négligé même quelques noms; mais j'espère qu'on aura d'autant plus d'indulgence, qu'en échange de cet oubli, j'ai peut-être inspiré le désir d'être admis à l'Abbaye-aux-Bois. Qu'on soit assez heureux pour qu'il soit exaucé, et je suis certaine d'être pardonnée.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.



UNE FÊTE AU PALAIS-ROYAL.

JUIN 1830.



LETTRE A M. LADVOCAT.

Vous insistez, monsieur; vous exigez que je détache de mon journal le feuillet où vous avez lu le récit de cette fête extraordinaire donnée, en quelque sorte, sur la limite de deux monarchies, et dont on ne saurait dire si elle fut la dernière pompe de l'ancienne royauté, ou la première de la nouvelle. Vous ne me tiendrez pas quitte à moins des engagements que j'ai été heureux de contracter envers vous. Vous voulez que ce livre, composition de tous les écrivains,

retrace tous les régimes, qu'une page y soit donnée à la société même qui n'est plus, que votre *Paris* enfin ait aussi ses tombeaux; et c'est par un souvenir de bal qu'il vous plaît de consacrer cette restauration, l'époque la plus sérieuse de notre histoire. Faut-il vous obéir? Je ne le tente qu'à regret. Cette esquisse ne sera-t-elle pas bien grave pour un tableau de mœurs? De quel style décririez-vous les danses dont retentissait peut-être Herculanium la veille du jour qui se leva le dernier sur la cité condamnée? Et vous savez que ce n'est pas la catastrophe survenue sitôt après, qui mêlera à mon récit les graves pensées. Vous savez qu'au milieu de ces danses triomphantes, je sentais mugir sous nos pieds la tempête qui a englouti Herculanium.

Cette tâche m'est particulièrement difficile. Nos esprits-forts politiques me semblent quelquefois nourrir sur la royauté les sentiments vulgaires d'un autre âge, et regarder les princes comme faits d'un autre limon que le reste des humains. Moi, je n'ai point de ces préjugés. Les princes sont à mes yeux de simples hommes. Je pense que lorsque notre étoile ou notre ambition nous a rapprochés d'eux, nous devons les traiter dans la mauvaise fortune comme nos autres connaissances que frapperait le sort. Puisqu'on se croirait déshonoré si, après avoir

paru sous le toit d'un citoyen heureux, on poursuivait d'insultes brutales ses adversités, n'est-il pas admirable que tant d'hommes, qui s'inclinaient naguère devant les Bourbons puissants, se croient obligés de proportionner exactement les violences d'aujourd'hui aux hommages d'hier? Je demande l'égalité pour les rois.

Si même il faut tout dire, j'éprouve une timidité inconnue en comparaisant, pour vous complaire, devant toute cette maison royale, jouet extraordinaire de la fortune, vieux débris des annales de notre patrie, précipitée, relevée, abattue encore par les tempêtes, et tombée de plus haut, jetée plus loin que tout ce qu'il y a eu de princes malheureux sur la terre. La couronne des rois ne m'imposait pas. L'opposition se mêla presque toujours à mes hommages. Mais je n'ai que des respects pour la couronne du malheur.

Vous voyez à quoi vous exposez, monsieur, votre livre et moi. Si vous ne vous arrêtez pas à ces périls, fermez un moment les yeux; pensez que le monde et vous avez quelques mois de moins: Charles X règne. Il a fait un signe, et tandis qu'une de ses armées campe encore aux champs de la Messénie pour reconstituer la Grèce, huit cents voiles ont couvert la Méditerranée portant ses enseignes et ses châtimens

aux rivages où Saint-Louis trouva la mort et Charles-Quint le revers. L'Europe s'étonne de voir Charles X, après les longs désastres de la France, s'apprêter à conquérir ces rivages que Louis XIV et Georges III se bornèrent à foudroyer. Les Bourbons de Naples ont pris ce moment pour visiter dans sa gloire le chef de la dynastie antique qui porte trois couronnes. François I vient de conduire une de ses filles à l'Espagne qui la lui a demandée pour reine. Une autre brille dans la cour de France. En parcourant nos heureuses provinces, il s'est dit qu'il y a encore des Pyrénées : il a comparé tristement la différence des deux destins : et combien le second rang au Louvre lui paraît plus digne d'envie que le premier à l'Escurial!

Les augustes Napolitains sont accueillis par le roi de France comme de nobles hôtes par un hôte riche et puissant. Il les défraye dans toute l'étendue de son royaume. A sa voix, tout le luxe de la France les environne. Il leur fait en personne les honneurs de la capitale, de ses environs, de ses palais, de ses monuments. Jamais peut-être il n'a vu de si près la France : on dirait qu'il fait l'inventaire de ses trésors. Pouvait-il oublier sa belle armée? Lui-même, l'épée à la main, défile avec courtoisie devant la reine étrangère, et le lendemain, le Moniteur demande officielle-

ment ce que ne fera point désormais cette armée qui a vu l'épée de son roi. Le roi a accompagné les hauts voyageurs à Rosny, à Saint-Germain, à Versailles, comme pour visiter avec eux les souvenirs de Louis XIV, de Henri IV, de saint Louis, de tous ses ancêtres. Il veut aussi conduire les Bourbons de Naples chez les Bourbons d'Orléans. Je ne sais si, depuis Louis XIV enfant, qui en fut chassé par la Fronde, le Palais-Royal a vu dans ses murs un roi de France. Charles X du moins n'y a jamais paru. Il rendra visite au duc d'Orléans, en juin 1830, pour la première fois.

Le Palais-Royal s'achève pour cette solennité. Couronnant enfin quinze années de travaux, l'illustre propriétaire met la dernière main à sa maison paternelle, quand la fortune va tout à la fois agrandir l'héritage de ses fils des Tuileries et du Palais-Bourbon, de Versailles et de Chantilly. Des salles nouvelles à peine achevées, une nouvelle galerie où l'histoire même de la royale demeure se lit en savantes peintures, ajoutent leurs vastes proportions à cette longue suite d'appartements dans lesquels un luxe éclairé rassemble, sans relâche, les tableaux, les statues, tous les monuments des arts. Ce soir, une magnificence royale a prodigué les draperies, les fleurs, les lumières, et là où les salons finissent, d'autres fêtes commencent. Devant vous est un jardin

suspendu où des tapis vous attendent, des orangers en fleurs vous entourent, des candélabres gigantesques vous éclairent; l'élégante et riche terrasse est ouverte pour la première fois. Elle vous laisse voir, d'un côté, sous le dôme vitré qui la partage, le plus beau, le plus animé des bazars, et de l'autre, à vos pieds, s'étend un autre jardin plus vaste, le jardin véritable, où des guirlandes de feu courent d'arbre en arbre et d'arcade en arcade. C'est la fête rendue immense et rendue populaire. La cour et la ville ne sont pas seule priées. Monseigneur le duc d'Orléans a aussi invité le peuple; et le peuple, pressé dans la vaste enceinte, est arrivé le premier au rendez-vous.

Depuis sept heures, les autres conviés, qui passent quatre mille, se pressent à la porte du palais; et le peuple est là encore, toujours avide de voir, bordant la haie devant les quatre lignes d'équipages qui s'étendent jusque dans toute la longueur des quais, contemplant par les portières les parures des femmes plus que leur beauté, et s'enquérant des broderies des hommes plutôt que de leur renommée. C'est une étrange passion de la foule, que ce plaisir au spectacle de plaisirs placés loin d'elle, que cette admiration pour un éclat d'emprunt, et surtout ce respect pour le *cicero* intrépide

qui met un nom sur chaque ordre, un emploi sur chaque costume, un titre sur chaque visage. Ce qui prouve bien la bonne nature du peuple, quand on ne fait pas effort pour le dépraver, c'est que l'aspect des pompes déployées au-dessus de lui, ne suscite pas dans ses rangs une parole d'envie. Il salue dans ces insignes éclatants, les batailles, les travaux, les services qu'il suppose, et dont il sait qu'il a sa part. Un sentiment confus réfute dans sa conscience les démagogues qui lui représentent comme ses ennemis, les pouvoirs à l'ombre desquels la civilisation descend sur lui par degrés, lui apportant plus de sécurité, plus d'indépendance, plus de travail, plus d'instruction, plus de mœurs, plus de bien-être en un mot, et plus de dignité. Il me souvient que, dans mon enfance, à ces réceptions impériales, où le peuple disait avec tant d'orgueil : Celui-ci est un roi! moi aussi je me mêlais souvent à la foule curieuse; j'admirais comme elle, et je me promettais qu'un jour... Ce jour est venu dès long-temps, et depuis que j'ai pénétré dans les palais, ce que j'aime, c'est la retraite, l'étude, la liberté. Au premier âge de la vie, toute l'ambition est la gloire; bientôt c'est la gloire avec l'amour; plus tard, l'amour avec le repos. En est-il un si

déshérité du ciel, que le repos seul suffise à ses vœux ?

C'était la beauté des fêtes de la restauration, que l'habit de ville n'y fût point admis comme aujourd'hui, et que l'habit militaire et le costume civil n'en fussent pas bannis comme sous l'empire. Napoléon, en effet, ne tolérait l'un et l'autre qu'à ses levers. L'habit français était le seul qu'il souffrit à ses cercles ainsi qu'à ceux de ses ministres, de ses grands fonctionnaires, de son gouverneur de la banque par exemple. Encore exigeait-il sans pitié l'épée tombante, la bourse, tout l'attirail de l'ancien régime. On sait comment fut reçu un jeune colonel qui, arrivant le matin même d'Espagne, et partant le lendemain pour la Russie, dans l'embarras de refuser une invitation de l'impératrice ou de sacrifier ses moustaches à l'étiquette, s'avisa, pour obtempérer à cette étrange constitution de l'empire, de marier la moustache guerrière avec la livrée d'un autre âge. L'empereur s'indigna comme si cette contravention aux lois de la vieille monarchie eût sapé la sienne dans les fondements.

La restauration se montra moins pointilleuse. Il n'était pas de sous-lieutenant d'infanterie, ni de maire de village qui n'eussent leurs entrées aux Tuileries; aussi l'habit carré aurait-il entiè-

rement disparu sans M. le duc de Bassano et M. le duc de Gaëte, qui semblaient les derniers représentants de tous les anciens régimes de la France. Il fallait jouer de malheur pour n'être ni militaire, ni préfet, ni député, ni pair, ni gentilhomme de la chambre. Et la variété infinie des broderies, des croix, des armes, des couleurs, avait un éclat magique. Représentée dans ce rendez-vous de la grande compagnie de l'univers, non-seulement par le corps diplomatique, mais par la foule de voyageurs opulents qu'attirait alors le calme profond de la France, l'Europe unissait ses pompes à toutes nos pompes, ses insignes à nos insignes; l'élégante redingote hongroise des jeunes comtes d'Appony brillait auprès de l'uniforme éclatant de l'amiral Codrington. Jamais les regards de la société française ne retrouveront un spectacle si riche et si beau. On voyait étalé, pour la dernière fois, le luxe de costumes sans nombre qui distinguaient les services de cour, et qui rivalisaient tous de richesse entre eux. Les fils de pairs avaient eu le bon esprit de ne point se parer de l'habit vert-pomme qui leur avait été récemment destiné. Cette distinction venait un peu tard.

Parlerai-je des femmes? Dirai-je ces toilettes brillantes, où le luxe et le goût s'égalaient l'un à l'autre? Ce sont en France de communes mer-

veilles, et quand les révolutions emporteraient la richesse, il resterait l'élégance, il resterait des parures les plus belles : la jeunesse, la grâce, la beauté.

Neuf heures sonnèrent; aussitôt Monseigneur le duc d'Orléans fend la foule, court vers la salle des gardes, s'arrête un moment pour chercher, pour attendre les aînés de ses fils qui, de leur côté, accouraient; puis descend les degrés à pas rapides, pour recevoir le roi. Dans le même temps s'avancait, avec sa douce majesté et sa couronne d'enfants superbes, madame la duchesse d'Orléans, devant qui le flot s'ouvrait avec respect; S. A. R. allait aussi à la rencontre du roi. Mademoiselle d'Orléans marchait aux côtés de son auguste sœur; les princesses s'arrêtèrent au haut de l'escalier pour y attendre le roi. Tout le monde se pressa pour voir plus tôt le roi, et avec lui toute cette dynastie à la tête de laquelle il allait paraître. Le bruit des tambours avertissait que Charles X venait de franchir le seuil de ce palais, où d'autres bruits devaient retentir bientôt, dont la façade a été, si peu de jours après, criblée de balles par ses grenadiers. Il entra avec le roi de Naples. M^{se} le duc d'Orléans reçut les deux monarques à la descente de leur voiture. De ces trois princes, au bout de quelques semaines l'un allait être détrôné, l'autre mort, l'autre roi. Avec

eux, la reine de Naples, le prince de Salerne, madame la Dauphine, monsieur le Dauphin, Madame, et les onze princes et princesses d'Orléans qui s'étaient joints à leurs illustres hôtes, parurent. L'assemblée s'émut. Tous les Bourbons étaient là. Il n'y manquait que les Condé, et déjà ils ne manquaient point. Cette race héroïque ne se survivait, oubliée dans la solitude de Chantilly, que pour recevoir bientôt du sort un dernier et plus cruel outrage.

Le cortège auguste parcourut les vingt salons. Tous les grands-officiers des deux couronnes, toutes les dames des deux cours, les ministres enfin marchaient devant cette phalange des fils de Robert-le-Fort et de Henri IV. Les ministres! Ils semblaient mener le deuil de toute cette monarchie de mille ans. Dans le nombre, j'en vis un dont je demandai le nom. C'était M. de Guernon Ranville; ses traits même ne m'étaient pas connus, plus que sa vie ne l'était, peu de temps auparavant, à la France; malheureux jeune homme, tiré par un coup de la fortune de son obscurité, pour retomber du haut des grandeurs dans un cachot, et y arriver martyr volontaire d'égarements dont sa raison ne fut pas complice! Les deux chefs du ministère souriaient à la fête. S'ils avaient lu autour d'eux dans les cœurs, ce sourire serait tombé. Ils auraient lu dans l'avenir.

Cependant la gâité de M. le prince de Polignac avait quelque chose de forcé qui attestait que l'inquiétude avait pénétré enfin dans son âme. Je vois encore la place où, passant auprès de M. de Martignac, que ses amis avaient renversé du ministère comme perdant la monarchie, il salua vivement son éloquent adversaire. La vie de ces deux hommes n'était pas finie. Ils devaient arriver ensemble à la postérité.

Le roi donnait le bras à la reine de Naples, et une gâité sincère, un vif orgueil brillait dans tous ses traits. Madame, duchesse de Berry, heureuse de posséder sa famille sur le sol de France, avait aussi un grand air de joie. Elle tenait Mademoiselle par la main. Tout le monde s'étonnait que M. le duc de Bordeaux manquât à la fête. Le roi de Naples marchait près de son auguste fille, plié en deux, quoique jeune encore, comme un vieillard qui a déjà reçu de la mort le premier des coups qui le doivent abattre. Lui, il semblait avoir le pressentiment de son avenir. Était-ce à l'avenir, était-ce au passé que pensait la fille de tous nos rois, faisant effort sur elle-même pour s'associer à des fêtes, mais n'étant là qu'une étrangère, marchant d'un air préoccupé, comme si elle se rappelait d'autres marches et d'autres pompes, qu'elle se trouvât dépaysée dans les prospérités, et qu'elle se sentît

en chemin pour retourner à la terre d'exil; princesse infortunée, qui semble n'avoir pris naissance sur le premier trône de l'univers que pour surpasser tous les humains par la grandeur de ses misères, auxquelles une seule chose dans le monde pouvait être égalée : la grandeur de sa résignation et de son courage ! M. le Dauphin était frappé de l'affluence des membres de l'opposition. Il en fit la remarque.

L'opposition, en effet, était là en masse. Ses orateurs, ses journalistes, ses généraux en disgrâce, ses ministres de tous les régimes, apparaissaient en foule. Toujours Monseigneur le duc d'Orléans se fit honneur d'appeler à ses soirées royales les hommes que l'opposition avait rendus célèbres, et depuis l'avènement du ministère de 1828, Charles X avait pris cet usage. On le voyait à son jeu, comme à ses levers, pressé par des généraux, des députés, qui, depuis, ont parlé de nos quinze ans de honte, de nos quinze ans d'abjection et d'esclavage. Dans les quinze ans comprenaient-ils ces quarts d'heure ?

Un jour, j'entendis M. de Thiers se plaindre que la chaleur fût étouffante, et, au fait, le côté gauche était là tout entier. « Bon ! reprit doucement le roi, demain il fera bien plus chaud au « palais Bourbon », faisant allusion à une discussion orageuse qui allait s'ouvrir. — « Sire, dit